

PERCEPTION DE LA MORT DANS LE JUDAÏSME

Le statut du corps dans la religion juive (7)

Dans le judaïsme, deux notions fondamentales régissent le rapport au corps mort : celle du respect de sa dignité et de son intégrité d'une part, celle de l'impureté rituelle de la dépouille mortelle, d'autre part. De la toilette funéraire à l'enterrement, prendre soin des défunts s'impose. Des rites de deuil ancestraux continuent d'être observés dans la plupart des familles juives : recouvrir les miroirs, allumer une bougie, déchirer son vêtement. A la différence d'autres religions, la période où le cadavre est présent dans la maison, exposé au regard de sa famille, doit être la plus courte possible. Il importe que l'enterrement ait lieu rapidement, l'idéal étant dans les 24 heures comme cela se pratique en Israël. Ce n'est qu'une fois le cercueil scellé que commence pour les proches le deuil traditionnel de sept jours.



(8) Récitation du Qaddish en direction de Jérusalem, au pied d'une tombe de l'ancien cimetière juif de Safed en Israël. Le Qaddish n'es pas une prière pour les morts mais une louange au Créateur, mais cette prière fait également partie du rite funéraire : « Que le Grand Nom soit exalté et sanctifié dans le monde qu'il a créé selon sa volonté, et que son règne vienne de nos jours et du vivant de toute la maison d'Israël. » (début du « Qaddish Yatom » dit des orphelins).

Quant à l'impureté rituelle du cadavre, elle découle des lois de pureté édictées à l'époque du Temple de Jérusalem. Il s'agissait d'un certain nombre de critères permettant de décider si un individu ou un objet était en mesure de participer ou non au service du Temple. L'impureté pouvait être transformée en pureté par l'accomplissement de rites de purification spécifiques, dont l'ablution. A l'époque, une personne ayant eu un contact avec un mort ne pouvait même pas accéder à la montagne du Temple et à plus forte raison y pénétrer. Aujourd'hui, ces lois ne sont plus appliquées en tant que telles mais le cadavre demeure la source majeure d'impureté. Concrètement, la seule conséquence qui subsiste est l'interdiction pour un *cohen*, c'est-à-dire un descendant de la lignée des prêtres, de se rendre dans un cimetière, sauf pour enterrer l'un de ses proches. Par ailleurs, hormis certains cas particuliers, le corps du défunt n'entre pas à la synagogue.

Les lois d'impureté, telles qu'elles ont été édictées à l'origine, ne relèvent d'aucun jugement moral et doivent être dégagées des connotations affectives que ce terme peut entraîner. Elles s'expliquent par la notion abstraite de chute, de passage d'un niveau supérieur à un niveau inférieur. Un corps était vivant, et il ne l'est plus. Si la mort est source d'impureté, c'est qu'elle est le non-sens par excellence. On retrouve cette même idée dans les lois originaires d'impureté qui s'appliquaient à la femme qui venait d'accoucher. Avant la naissance, elle était porteuse de vie. Après avoir enfanté, d'une certaine manière, elle ne l'est plus. Il y a disparition de potentialités.

Le corps : il est recouvert d'un tissu blanc et enterré à même la terre dans la tradition classique. Le corps ne doit être mutilé d'aucune manière. Des prières pour le mort sont dites au moment du décès, puis à l'enterrement. Le Qaddish, en particulier, aide à l'élévation de l'âme.

L'âme : les textes qui parlent de l'au-delà sont rares. Dans le Talmud, on trouve deux traditions qui se complètent : l'une parle d'une résurrection sur terre, l'autre d'un monde futur, spirituel, où chacun accède après la mort. L'articulation entre les deux n'est pas claire. Mais personne ne s'en préoccupe vraiment, l'important étant de savoir qu'il existe une justice divine dans l'au-delà. Le mot Shéol – « grand trou noir » - en hébreu – apparaît dans les psaumes du roi David. Il peut laisser penser qu'il n'existe rien après la mort. Mais un des principes de la foi juive énonce : « Je crois en la résurrection des morts lorsque Dieu le voudra. » Il est également question dans la Genèse d'un jardin d'Eden, le paradis. On sait que deux anges en gardent l'entrée. Quant à la Géhenne – littéralement – vallée de Gehinom, près de Jérusalem – c'est l'enfer. Là encore, les textes sont peu prolixes.

(9) HERVÉ KRIEF, rabbin à Lausanne

La question du devenir du corps après la mort ne semble pas fondamentale dans la tradition juive. Des milliers et des milliers de pages ont été écrites sur la Loi et sur les principes moraux qui doivent régir la vie d'ici-bas. Les questions d'ordre métaphysique n'occupent qu'une place mineure dans les écrits rabbiniques. Ce qui se passe après la mort, on n'en sait rien et personne n'en a jamais rien su, même le Prophète. Bien sûr, la résurrection fait partie des principes du judaïsme. Elle est énoncée de différentes manières dans la Bible. On peut citer notamment la vision d'Ezéchiel :

« La main du Seigneur se posa sur moi et le Seigneur me transporta en esprit et me déposa au milieu de la vallée, laquelle était pleine d'ossements. Il me dit "Fils de l'homme, ces ossements peuvent-ils revivre ? " Il se fit une rumeur comme je prophétisai, puis un frémissement, et les os se rapprochèrent en s'ajoutant l'un à l'autre. Je vis qu'il y avait sur eux des nerfs, qu'une chair s'était développée et qu'une peau s'étendait par-dessus. Et l'esprit les pénétra, ils vécurent et ils se dressèrent sur pied en une multitude extrêmement nombreuse. »

Certes, il y a eu et il continuera d'y avoir des discussions théologiques à propos de la résurrection. Certains diront que le corps ressuscite, d'autres affirmeront que seule l'âme ressuscite. Mais, toutes ces formulations sont surtout une manière d'éclairer la vie de l'homme. Les positions théologiques sur la vie après la mort sont plutôt destinées à exprimer des principes concernant notre monde. Elles permettent par exemple d'affirmer que la vie humaine ne se résume pas à un mécanisme biologique et de prôner l'existence d'idéaux transcendants. Il ne s'agit pas de prétendre avoir accès à une vérité "en-soi" auquel l'être humain demeure, somme toute, étranger.

PERCEPTION DE LA MORT DANS LE CHRISTIANISME

Le christianisme face au mystère de la mort du corps (10)

La conception chrétienne du corps et les débats théologiques sur son statut et son devenir après la mort sont issus d'un double héritage : celui de la tradition philosophique grecque d'une part, avec notamment Platon et Aristote, et celui de la tradition biblique exprimée à travers l'Ancien et le Nouveau Testaments. En simplifiant à l'extrême, on pourrait dire que la première conception penche pour un dualisme corps-âme tandis que la seconde, qui prévaut aujourd'hui, appréhende l'être humain dans son unité originelle et le mystère complexe de sa personne.

L'apôtre qui s'est le plus exprimé sur cette question est saint Paul et l'église catholique s'appuie pour une large part sur sa réflexion. Selon la tradition biblique, tous les hommes sont des icônes de Dieu, autrement dit conçus à son image. En conséquence, le corps d'un homme, même inanimé, même privé du moindre souffle de vie (pneuma) est digne. Non seulement le corps a été le support singulier d'une vie biologique, affective et intellectuelle, mais il a aussi été le temple de l'Esprit Saint. Le corps d'une personne n'est pas simplement le support provisoire de l'âme, c'est un « *instrument vivant conjoint* » à Dieu, uni indissociablement à lui, pour reprendre les termes de saint Thomas d'Aquin. Lors des funérailles d'un chrétien, la dépouille déposée dans le cercueil est donc encensée et aspergée d'eau bénite en signe de respect. Créature unique et aimée de Dieu, le défunt est appelé à la vie éternelle.



(11) Les obsèques de Jean-Marie Aaron Lustiger, cardinal de Paris, se déroulent en la cathédrale Notre-Dame de Paris. 500 prêtres, 50 évêques et 16 cardinaux ont pris place dans la nef. A leurs côtés : des prélats de rites orientaux et de nombreux représentants des communautés juives française et internationale.

La tradition réformée :

Le corps : le corps, qui retourne à la poussière, doit être enseveli dans la dignité. L'incinération est aussi possible. La tradition protestante est très sobre et il n'y a pas de prières pour les morts.

L'âme : traditionnellement, l'existence est vue en trois étapes. La vie ici-bas, la période entre la mort et la résurrection finale (une sorte de sommeil), puis la résurrection proprement dite, à la fin des temps. Selon un autre courant de pensée, enfer et paradis sont sur terre et le croyant est déjà passé de la mort à la vie. La mort n'est pas pour autant vue comme une impasse, mais comme une porte ouverte. Sur quoi ? On l'ignore. Pour d'autres encore, la spéculation sur l'au-delà n'a pas de sens et la résurrection est à prendre au sens symbolique. Enfin, il y a aussi des adeptes de la réincarnation.

(9) JEAN-CLAUDE BASSET, pasteur à Genève

Que devient le corps après la mort ? Que signifie cette phrase du Credo : « *Je crois à la résurrection de la chair* » ? « *Sur aucun point la foi chrétienne ne rencontre plus de contradictions* » affirmait déjà en son temps saint Augustin. Si ce mystère échappe à l'entendement humain, il est toutefois possible de dégager, au travers des textes fondateurs du christianisme, les idées majeures qui le sous-tendent. La mort de l'être humain est interprétée en termes de germination, d'enfantement, de délivrance nécessaire à l'éclosion d'une nouvelle vie. « *En vérité, en vérité je vous le dis : si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul. Si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance.* » (St Jean, 12, 24). Les prières originelles composées pour la mise en terre des Chrétiens reprennent ce symbole de la semence. Elles montrent que la mort n'est pas un terme mais au contraire la condition du passage vers la vie éternelle. Une oraison romaine antique emploie ainsi la formule suivante : « *Dieu auprès duquel vivent toutes les choses mortelles et pour lequel nos corps en mourant ne périssent pas mais sont transformés en quelque chose de meilleur* » (Gélasien Ancien, fin du VI^e siècle). Cette phrase fait directement écho à celle de Saint Paul : « *Semé corruptible, le corps ressuscitera incorruptible* » (Epître aux Corinthiens, 15, 42). Tout en étant bien notre corps, le corps ressuscité sera différent en devenant un corps spirituel, c'est-à-dire animé par l'Esprit de Dieu. Le second principe sur lequel s'appuie la foi en la résurrection est lié à la personne même du Christ qui s'est fait chair, est mort et ressuscité à Pâques. « *Premier-né d'entre les morts* », le Christ est principe et source de notre résurrection future. En ressuscitant, le Christ montre qu'en lui, tout homme peut triompher de la mort et retrouver la vie. Certes, les modalités selon lesquelles le corps de chacun continuera de vivre après la mort, nul ne les connaît. Mais on peut affirmer qu'il y a bien un lien entre le corps d'un homme et la vie dans l'au-delà. Par leur mort corporelle, les baptisés achèvent leur incorporation au Christ pour entrer sans sa gloire.

La tradition catholique romaine

Le corps : le défunt est accompagné par la communauté jusqu'au chœur de l'église, qui symbolise le ciel. Des prières confient l'âme à Dieu. Autrefois, la toilette mortuaire était effectuée par une confrérie. Ces soins aux défunts ont été repris par les pompes funèbres, avec qui le dialogue est important, si on veut éviter que se perde le sens chrétien des funérailles. Le corps est le plus souvent enterré – en référence au Christ, lui-même mis au tombeau – mais la crémation est autorisée.

L'âme : nous sommes des êtres incarnés, aussi utilisons-nous des catégories spatio-temporelles pour parler de l'au-delà. Mais la mort étant une sortie de l'univers, elle est une sortie du temps et de l'espace. En fait, on sait peu de choses sur cet au-delà. La Bible parle du Royaume, du sein d'Abraham, d'un lieu de repos, etc. C'est par le corps que chacun d'entre nous est en rapport avec le monde. A la résurrection, c'est avec un corps « glorieux » qu'est appréhendé le monde renouvelé. Le paradis est un lieu décrit comme exquis. Mais « nul ne rejoint le Très-Saint, s'il n'est lui-même sanctifié ». D'où l'existence du purgatoire. Ce qui, dans d'autres traditions, se fait au cours des réincarnations, s'accomplit dans ce lieu de purification. L'enfer est la séparation d'avec Dieu.

(9) JEAN-CLAUDE CRIVELLI, prêtre catholique

PERCEPTION DE LA MORT DANS L'ISLAM

Le corps pour les Musulmans n'est aucunement effrayant ⁽¹²⁾

La mort n'est point moment d'angoisse pour le Musulman et la dépouille mortelle, respectée, n'est pas l'objet d'épouvante. Les plus anciens textes en donnent des descriptions sereines, images que la littérature contemporaine continue de ciseler : « *Nous passerons une septième porte, nous vivrons une mort prodigieuse [...]* » (13)

Notre voyage ici-bas n'est, pour l'islam, qu'une grande pâque, un voyage. Pour certains mystiques, c'est une gestation spirituelle. La mort, elle, ponctue deux états : un monde terrestre, lieu de l'aventure humaine, de la vie faite d'épreuves et de réjouissances, et un au-delà annoncé comme meilleur et durable, défini par la vision béatifique de Dieu. En cela, elle incarne le véritable éveil de la créature. A cet égard, elle est vécue sans drame, sans passion, accueillie comme un trépas au sens étymologique du terme, c'est-à-dire comme un passage. Loin de sembler morbide, elle est acceptée et attendue avec sérénité. Le mourant vit son

cheminement vers la mort avec apaisement, conformément aux derniers versets de la Sourate 89 : "Oh toi !... Ame apaisée !... Retourne vers ton Seigneur satisfaite et agréée ; entre donc avec mes serviteurs ; entre dans mon Paradis."

(8) Femmes en prière autour de la tombe d'un enfant à Bagdad (Irak). Les mains ouvertes accompagnent la prière d'invocation (du'â). La règle en islam veut que les femmes ne participent pas au cortège funèbre et n'assistent pas à l'inhumation, car elles donnent la vie. En revanche, elles peuvent se rendre au cimetière dès le quarantième jour qui suit les funérailles.



L'agonisant et le mort sont entourés. Cet accompagnement nécessaire à la réussite du passage relève du devoir familial. Par la récitation de versets coraniques, les proches rappellent au mourant la miséricorde de Dieu, la résurrection et puisent de quoi accepter sereinement cette mort. Le corps fait ensuite l'objet de toilettes mortuaires - les femmes s'occupant des défuntes, les hommes des défunts. Le corps est veillé puis a lieu la mise au linceul. Des funérailles solennelles sont célébrées à la mosquée. Le convoi du corps au cimetière est un moment insigne : on recommande de suivre tout convoi funèbre, ne serait-ce que quelques pas, afin de se rappeler la brièveté de la vie et de rendre hommage au défunt. Même pressé, le passant croisant un tel convoi se doit de rebrousser chemin. Le corps placé au tombeau (jadis à même la terre, aujourd'hui dans un cercueil), est orienté vers la Kaaba, sanctuaire sacré de La Mecque.

En ce qui concerne la dépouille mortelle, le thème de la résurrection des corps et des âmes a donné lieu à un débat pointu et très profond aux XIIe et XIIIe siècles notamment. La dépouille mortelle va finalement se décomposer ; dire si les membres se reformeront ensuite et comment est une autre question. Sur ce sujet les frictions furent vives. Certains soutenaient que les membres reviendraient s'agglutiner pour reformer une enveloppe charnelle qui accueillerait une âme puisqu'un corps créé un ne pouvait l'être deux fois par Dieu ; et d'autres pensaient autrement. Le corps du défunt n'est en tout cas aucunement effrayant. On l'embrasse, on l'entoure. L'angoisse qui renvoie à sa propre mort n'est que furtive, voire inexistante. L'intégrité physique est éminemment respectée : le corps ne doit pas être mutilé, ni incinéré.

Le corps : après les ablutions rituelles, pratiquées par la famille, le corps est enveloppé d'un simple linceul et des prières sont dites pour le mort. Dans les pays à majorité musulmane, il est enseveli, au plus vite, à même la terre. Retournant ainsi au limon argileux dont il a été créé. La mort dépend de la vie qu'on a menée : aux êtres de bien, une mort douce. Aux autres, une épreuve aussi difficile que de « tenter d'extraire une branche épineuse d'un tas de laine mouillée ».

L'âme : le paradis est un lieu de délices et chacun y occupe une place suivant ses mérites. On n'y rentre que grâce à la miséricorde divine. L'enfer existe, lui aussi. C'est le lot de ceux qui ont commis des fautes impardonnables, comme de nier la divinité de Dieu. Au moment de la résurrection, chacun retrouve son enveloppe physique.

(9) HAFID OUARDIRI, porte-parole de la mosquée de Genève

PERCEPTION DE LA MORT DANS LE BOUDDHISME

Par delà les renaissances la libération (8)

En l'absence d'âme personnelle, les bouddhistes considèrent la mort comme le moment de désagrégation de la personne. Se dessine alors, pour la plupart, la renaissance: en fonction du *karma* produit par les actes et les pensées du défunt, elle sera malheureuse (dans les enfers, parmi les esprits affamés ou les animaux) ou heureuse (parmi les humains ou les dieux). La mort souhaitée est la libération sans retour: extinction dans le *nirvana* pour le courant theravada et éveil à sa vraie nature ou conscience de Bouddha pour le courant mahayana.



(8) Le corps est porté sur le lieu de la crémation dans un cercueil recouvert d'un tissu blanc, couleur traditionnelle du deuil. Posée par-dessus, la roue du dharma à huit branches symbolise l'octuple sentier qui permet dans l'enseignement du Bouddha, d'échapper au cycle des renaissances.

Le processus de désintégration commence dès l'agonie. Tout est fait pour assurer la sérénité de la personne mourante: le corps est placé sur le côté (par analogie avec le Bouddha couché) et des moines récitent des mantras et des bénédictions pendant les jours qui suivent le décès pour éviter une renaissance défavorable pendant le processus de dissolution de la conscience.

La crémation intervient après trois jours, accompagnée d'un rituel de purification et d'offrandes. Pour les Tibétains, le *Bardo Thödol* est récité pendant les quarante-neuf jours qui suivent le décès pour guider la conscience durant l'état intermédiaire entre mort et renaissance.

Le corps : au Tibet, il n'est pas rare que le corps soit découpé en morceaux et jeté aux vautours. Les os vont à un autre type d'oiseaux, les Koho. Il peut aussi être enterré ou brûlé. Des prières spéciales sont dites.

L'âme : l'esprit ne meurt pas, il se réincarne. Pendant une quarantaine de jours après la mort, il est dans le « bardo », état intermédiaire entre la mort et la renaissance. Durant les trois premières semaines, l'esprit reste identifié au corps mental, celui qu'il vient de quitter. Avant la renaissance, il entrevoit ce qu'il vivra dans son nouveau corps. Juste après le décès, quand on quitte son corps, la vérité sur sa nature profonde apparaît. Sans un cheminement spirituel, celle nature profonde nous échappe. D'où l'importance de ce travail, pour éviter de retomber dans les mêmes ornières.

(9) LANA MONLAM, bouddhiste tibétain

PERCEPTION DE LA MORT DANS L'ATHÉISME

L'éternité c'est maintenant ⁽¹⁴⁾

Dans son ouvrage célèbre « *L'être et le néant* », Jean-Paul Sartre exprime sa conviction que non seulement on ne peut trouver sens à la mort, mais que celle-ci, par son absurdité même, empêche du même coup de donner un sens à la vie entière. Pour lui, la mort nous échappe totalement, parce qu'elle n'est plus un événement de notre vie. Nous ne vivons plus notre mort puisqu'elle est précisément négation de tout ce qui relève de nous. C'est pourquoi elle représente un fait si brutal qu'il est impossible de l'intégrer à notre vie, sous quelque forme que ce soit. En tant qu'elle met fin à une vie, la mort est constatée par les autres – eux seuls en ont connaissance. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'absence de sens. La mort marque la fin de tout : de toutes les attentes et de tous les projets, de toutes les réponses et toutes les solutions, même de toutes les questions et de toutes les difficultés dans la vie. La mortalité de l'homme apparaît aussi nécessairement comme une incompréhensible absurdité, comme un scandale.

La mort n'est rien

D'un point de vue athée, la mort est le néant ultime : nous n'allons vers rien d'autre que le rien. Les rites funéraires n'en sont pas moins utiles : ils donnent du temps au temps ; ils aident à supporter l'insupportable. Elle est le néant ultime, pas plus inquiétante, intellectuellement, que le néant initial, celui qui précéda ma naissance. Avant ma conception, je n'étais rien, et cela, rétrospectivement, ne m'effraie pas. Pourquoi devrais-je redouter le néant qui m'attend davantage que celui qui me précède ? Si la mort n'est rien, comme je le crois, il n'y a rien à craindre. Mais ce n'est pas l'intelligence qui a peur, c'est l'imagination.

(15) ANDRÉ COMTE-SPONVILLE, philosophe